

# IL N'Y AURA PLUS DE NUIT

## Les Inrockuptibles

Des images de frappes aériennes comme grille de lecture d'un monde toujours plus clivé et absurde : mélancolique et passionnant.

Le film d'Éléonore Weber est aussi beau que le titre qu'il porte. Il peut se lire comme un essai poétique, se voir comme un objet théorique passionnant, mais c'est avant tout comme une comète mélancolique qu'il nous arrive, tel un documentaire qui aurait fusionné avec un film de fantômes ou de science-fiction. Pourtant, il raconte notre monde avec une lucidité rare et prophétise celui de demain en prenant pour matériau des images militaires issues d'hélicoptères qui survolent des zones de guerre. Mais ce n'est ni d'actualité ni de géopolitique dont nous parle *Il n'y aura plus de nuit*, mais de folie humaine, de technologie capitaliste, de fantasmes guerriers et de pulsion scopique. Le film montre l'enregistrement de la mort en direct inscrite dans des plans aériens, de nuit, dévoilant des lieux isolés aux quatre coins du monde, sur lesquels se détachent des silhouettes humaines rendues visibles par les capteurs thermiques et infrarouges. La mort ici n'a rien de morbide, pas de chair, de sang, ni de son pour la figurer,

seuls des nuages de poussière qui annoncent son arrivée. Sur l'écran, ces ombres dont on ne perçoit pas le visage mais dont on peut deviner jusqu'aux motifs des vêtements sont des ennemi-es potentiel-les à abattre. "*Plus les pilotes voient, plus ils risquent de se tromper*", confie Pierre V., soldat français caché sous un pseudo, dont la voix off du film, celle de Nathalie Richard, tout aussi durassienne que le beau texte elliptique qu'elle égrène, se fait le relais. Un aveu qui révèle l'absurdité d'une technique de combat permettant à celui ou celle qui voit de tuer en même temps. *Il n'y aura plus de nuit* est la fable d'un monde de bavures qu'on ne parvient même plus à définir ("*aucun pilote ne se retrouve devant un tribunal, ou alors c'est très rare*"), d'un monde clivé : le haut des puissants, le bas des plus faibles.

Mais c'est aussi une histoire de regard, et donc de cinéma. Le film raconte aussi le désir de trop bien voir, un désir de toute-puissance et d'omniscience poussé à son paroxysme quand il dévoile une toute récente technologie permettant de rendre totalement lisibles des images nocturnes. Mais à trop vouloir voir, on finit par ne plus rien voir, ni savoir distinguer un berger d'un terroriste, un râteau d'une kalachnikov... S'il n'y a plus de nuit, nous dit le film, il n'y a plus de mystère, de secret et de refuges possibles. En somme, plus de jour, non plus.

♥ Marilou Duponchel

**IL N'Y AURA  
PLUS DE NUIT**

**Télérama**

## BEAU GESTE

*Ce documentaire original décode des images de guerre filmées à la caméra thermique, glanées sur Internet. Glacant.*

D'où viennent ces images grises et scintillantes qui font penser à du négatif ? On pourrait croire à un jeu vidéo. Ce sont en fait des images réelles de guerre prises la nuit depuis un hélicoptère par une caméra thermique munie de jumelles et fixée sur le casque d'un soldat. Lequel guide aussi, d'un simple mouvement de la tête, le canon-mitrailleur. L'homme qui filme peut donc tuer, s'il repère un ennemi. Cet appareillage terrible sert de base à une réflexion aussi glacante que passionnante. Outre ces images qu'**ÉLÉONORE WEBER** a trouvées, en libre accès, sur des sites grand public ou spécialisés, **IL N'Y AURA PLUS DE NUIT** repose sur les paroles d'un pilote, militaire français qui témoigne de son



expérience. Il décode les images, confie sa part de doute, explique comment voir de plus près, plutôt que de limiter le risque de bavure, peut l'accentuer – un paysan qui porte un râteau peut facilement se confondre avec un taliban muni d'une kalachnikov. Ce documentaire est riche d'enseignements. Sur le rapport de force disproportionné, sur la déréalisation grandissante des conflits, sur le pouvoir fascinant de la guerre et le parallèle avec le cinéma (jusque dans le lexique, du « viseur » au « shooting »).

Il y règne un calme troublant, qui doit beaucoup aux silences et à la voix off de Nathalie Richard, posée, douce. On flotte entre cauchemar et rêve éveillé.

*Il n'y aura plus de nuit* a parfois valeur de tombeau pour les victimes. Alors même qu'on vient de partager le regard de leur bourreau. – J.M.



## Leurs nuits sont plus belliqueuses que nos jours

**D**u simulacre des studios aux dérivés urbaines in situ, de Luchino Visconti (*Nuits blanches*) à Bi Gan (*Un grand voyage vers la nuit*), en passant par Clemens Klopfenstein (*Histoire de la nuit*), comme le poétisa Borges en son temps, «*An long de leurs générations / Les hommes ont érigé la nuit*» : jusqu'à présent, filmer la nuit tenait principalement d'une quête, aussi bien esthétique que métaphysique, défiant l'horizon du visible. La précision des caméras thermiques, qui détectent les rayonnements infrarouges des corps, a désormais transformé la nuit en illusion d'optique.

Quand les vols nocturnes de militaires venus du Nord capturent des bribes de paysages pour y déceler des adversaires cachés, de préférence au Moyen-Orient, s'offrent à nous des vues charbonneuses parsemées de lueurs claires, traces instantanées de la chaleur des corps. Plus récemment, ce sont d'étonnantes palettes colorées, où les belligérants apparaissent avec une netteté saisissante. Voir et pouvoir. Dès son surgissement, toute silhouette ciblée, pour peu qu'elle soit suspecte, peut être criblée. Ces jeux de massacre semblent ignorer les singularités de l'échiquier géopolitique : le cadre d'attaque, rectangle immuable avec viseur en son centre, homogénéise définitivement les combats. Éléonore Weber a réalisé *Il n'y aura plus de nuit*, primé à Cinéma du réel en 2020 (*Cahiers* n° 766), en glanant et assemblant ces visions aériennes, filmées et archivées par les armées française et états-unienne, étonnamment accessibles en ligne (YouTube et military.com) en dépit du secret-défense.

En arpentant le front depuis les cieux, la pulsion scopique aurait-elle pris le pas sur les protocoles de guerre ? Qu'éprouvent les militaires quand ils scrutent ces images spectaculaires, explosions de lumière où les corps se désagrègent en pixels plutôt qu'en lambeaux de chair ? Le film d'Éléonore Weber tient sa force première de l'habileté avec laquelle il nous fait décoller de l'aspect surréel de ces visions. À la fascination pour l'hypnose, la cinéaste préfère l'élucidation de la perception. Par l'entremise d'une voix off interprétée par Nathalie Richard, reprenant un dialogue mené par la cinéaste avec un pilote de guerre qu'elle nomme Pierre V., se déploie une réflexion de fond sur la formation du regard de ces opérateurs de la mort. La démarche de Weber s'inscrit dans un héritage farocien assumé, et surtout, actualisé. Au fil des expérimentations technologiques auxquelles il consacrait *Images du monde et inscription de la guerre*, Harun Farocki nous mettait en garde : les militaires prennent sans cesse des images du monde sans que leurs yeux puissent toutes les exploiter. S'il retrace en plusieurs séquences l'apprentissage visuel des militaires, *Il n'y aura plus de nuit* ne réduit pas ses observations à un problème de corporation, il sonde aussi la subjectivité troublée des opérateurs dans le feu de l'action. Les erreurs fatales ont majoritairement lieu quand ils voient «trop».

À cet égard, la puissance de la construction d'*Il n'y aura plus de nuit* contraste avec les limites du disposi-

tif d'*Un pays qui se tient sage* de David Dufresne, qui confrontait des intellectuels et victimes des violences policières à des vidéos brutales de répression. Ils les avaient parfois vécues et les retrouvaient projetées sur grand écran face à eux. Chez Weber, les plans originaux ne nous contemplent pas. L'opération de révision qu'elle conçoit implique au contraire de s'armer par l'analyse des images, de réaliser nous-même ce mouvement vers l'intérieur. Reprenant la pensée de Serge Daney développée pendant la guerre du Golfe, le film amène à dépasser l'attrait du visuel, cette «*vérification optique d'une procédure de pouvoir quel qu'il soit (technologique, politique, publicitaire, militaire)*», pour raviver l'essence d'une image, «*ce qui s'arc-boute encore sur une expérience de la vision*». Là où Dufresne scindait «*une image qui montre et une parole qui pense*» (*Cahiers* n° 768), Weber enchevêtre les deux en composant une voix du voir. Nathalie Richard fait entendre les impressions du pilote Pierre V. depuis les images, par le processus d'une énonciation indirecte. Pierre V. n'a pas participé aux situations qu'on lui projette a posteriori. Est ainsi éludé le principe d'identification auquel Dufresne avait recours, parfois de manière indécente : dans son film, un jeune militant revoit d'un œil le moment exact où il a perdu l'autre. Par ailleurs, la voix de Nathalie Richard est une présence du dehors, une «*protagoniste spectatrice*», qui, plutôt que d'asséner une unique version des faits, suscite un dialogue entre les récits de

Pierre V. et ses propres intuitions, interrogations, voire indignations. Son timbre profond, teinté du spectre durassien des *Mains négatives*, sillonne la bande sonore comme la promesse d'une nuit retrouvée, une nuit au chromatisme positif.

Face à l'œil mécanique des vols militaires, cette voix humaine raccorde les cieux du «*surveiller et punir*» et le terrain du «*se planquer ou périr*». Découvrir *Il n'y aura plus de nuit* dans une salle de cinéma bouleverse au moins pour deux raisons. En dépit des dernières avancées technologiques, nous prenons la mesure que l'obscurité de la salle est bien la plus incorruptible. À force de nuits cendrées et de faux jours décolorés, nos pupilles sont un peu sonnées en sortant. Par ailleurs, en multipliant la taille supposée du viseur par projection sur un grand écran, les corps ciblés avoisinent l'échelle humaine. Nous pouvons imaginer leurs regards, à défaut de les voir. Ce quasi face-à-face sans visage comme réflexion sur l'altérité se construit aussi à partir des images manquantes. Puisque, durant les vols, il n'y a pas de contrechamp envisageable, le rapprochement reste à créer depuis les plans premiers. Séquence aussi remarquable que glaçante : c'est ainsi qu'en s'approchant de la silhouette d'un journaliste européen on apprend qu'il a été exécuté par erreur, là même où on le localise. La voix nous dit qu'il n'aura pas eu le temps d'accomplir son projet, prendre des photographies des civils, à hauteur d'homme.

En consacrant sa dernière partie à des «*scènes de vie involontaires*», où des enfants

du Moyen-Orient jouent à cache-cache sans se douter qu'ils sont scrutés par un viseur attendri, puis en montrant les retrouvailles des militaires avec leurs familles, qui les mitraillent de photos depuis leurs portables, *Il n'y aura plus de nuit* intensifie encore ce jeu d'échelle à la faveur des civils. Puisqu'il n'est plus temps de rallumer les étoiles, étant donné que les technologies de prises de vues militaires amplifient leur brillance, il est néanmoins l'heure de considérer que dans ces films, nos présences ne sont pas tant des températures détectables que des corps chauds agissants. Resplendit alors l'écho centenaire de Guillaume Apollinaire rescapé de la Grande Guerre : «*Ô public / Soyez la torche inextinguible du feu nouveau / Et que le sol partout s'étoile de regards de nouveau-nés / Plus nombreux encore que les scintillements d'étoiles.*» ■

par Claire Allouche